

# LE RESTE DU TEMPS



EMMELIE  
PROPHÈTE



Le reste du temps

Emmelie Prophète

# Le reste du temps

MÉMOIRE D'ENCRIER

*À Jean-Euphèle,  
Coralie Aimée,  
Victoria Emmanuelle.*

DE LA MÊME AUTEURE :

*Un ailleurs à soi* (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

*Des marges à remplir et autres poèmes* (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

*Le bout du monde est une fenêtre* (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2015.

*Impasse Dignité* (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

*Le testament des solitudes* (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

*Sur parure d'ombre* (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2004.

*Des marges à remplir* (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2000.

C'était un lundi matin comme je ne les aimais pas en général. Un lundi d'avril. Ma fille Aimée allait avoir deux ans dans deux jours. Il était tôt. Six heures trente. Il faisait déjà très chaud. J'aime ce mois. Sûrement à cause d'Aimée. Je me dépêchais d'accomplir d'indéfinissables petites tâches avant de partir pour mon travail. Je commençais à sept heures trente.

Professeure au niveau secondaire, je travaillais trente heures par semaine, passais mes après-midi et mes fins de semaine à préparer des cours et à corriger des copies et j'étais très mal payée. J'arrivais à dégager quatre heures la fin de semaine, deux le samedi soir et deux le dimanche matin, pour animer une émission de jazz à la radio. J'étouffais dans ma vie. Je m'en sortais mal.

J'étouffais aussi dans la chambre que j'occupais encore chez ma mère. Ce n'était pas vraiment une chambre. J'avais d'autorité pris une partie de la salle à manger en y faisant mettre une cloison en bois. Toute la place était occupée par mon lit que

je partageais avec Aimée. Il y avait des étagères sur les deux pans de murs disponibles, croulant sous des livres qui nous tombaient sur la tête. Le troisième pan était occupé par une longue fenêtre faite de lames de vitre à travers lesquelles je voyais le ciel.

De l'autre côté de la cloison se trouvait une table en fer forgé, des chaises ainsi qu'un grand gallon rempli d'eau traitée surmonté d'une pompe et dans lequel tout le monde venait puiser au fil de la journée, selon les besoins, selon la soif.

Les deux côtés de la pièce, ma chambre et la salle à manger, étaient étroits. La table restait collée à la cloison en planches. Il n'y avait moyen de s'y asseoir que d'un seul côté. Les deux autres extrémités étaient entre le mur et ce qui servait de porte à ma chambre.

Personne heureusement ne s'asseyait autour de la table pour les repas. Chacun mangeait dans sa chambre. On n'avait pas les mêmes horaires. Nous n'allions pas à l'église. Nous n'avions jamais rien fait ensemble à la maison.

Lundi 3 avril d'un début de siècle n'annonçant aucun changement particulier dans ma vie, j'allais et venais entre mon lit et la cloison, j'en étais quitte pour arriver en retard. Le téléphone a sonné. Il était fourré sous mon lit. C'était tout un exercice pour décrocher. Le fil en spirale était totalement entortillé. Qui pouvait bien appeler aussi tôt? J'ai hésité. J'ai finalement décroché... J'avais prévu les difficultés.

— Allo! ai-je crié d'une voix énergique en continuant à délier le fil.

C'était mon ami Gilbert. On s'était parlé hier soir, principalement de jazz et de littérature. Il venait de découvrir Milan Kundera. Il était content. Il était intarissable sur l'auteur. Je n'eus pas le temps de lui déclarer que j'étais trop pressée pour lui parler. Il m'annonça sans ambages qu'il venait d'entendre à la radio qu'on avait tiré sur Jean.

Tous les bruits du monde se sont engouffrés en même temps dans la petite chambre. Je n'entendais plus rien. J'ai voulu lui demander s'il était encore vivant, si l'on savait qui avait fait ça, mais aucun son n'a pu sortir de ma gorge.

Ce lundi 3 avril, je portais une chemise grise sans manches, une jupe grise, des chaussures marron, a-t-on idée de mélanger le gris et le marron ? Je suis sortie de la maison en coup de vent. Terrassée par la nouvelle, je n'osais pas allumer la radio dans la voiture. J'avais peur. Je priais. J'adressais des prières à je ne sais qui de visible ou d'invisible qui aurait eu plus de pouvoir que moi pour faire que Jean s'en sorte. Généralement, je ne prie pas. Officiellement, je ne suis pas croyante.

Les presque deux kilomètres qui me séparaient de Pétion-Ville me semblaient plus longs que d'habitude, la ville était pareille aux autres matins, je ne décelais aucune angoisse particulière sur le visage des personnes que je croisais. Je n'ai pas allumé la radio. J'avais une certitude. Je n'entendrais pas le bonjour de Jean sur les ondes ce matin. Avant de quitter la maison, maman m'avait annoncé la nouvelle : on vient de tirer sur Jean. Il n'y a pas encore d'informations sur son état de santé. Maman est dirait-on dépendante des informations à la radio, elle absorbe tout. Elle sait tout. Elle est à l'affût du moindre détail et elle se fait un devoir de m'informer

à chacune de nos conversations, même quand le sujet que nous abordons n'a aucun rapport avec l'actualité.

J'ai atterri comme une automate à Pétion-Ville. La première heure, le lundi, j'étais en quatrième pour un cours de grammaire. J'ai sorti péniblement de la voiture les lots de livres et de copies corrigées pendant le week-end. J'étais à l'heure. J'ai croisé Catherine dans le couloir menant à la classe de quatrième. Catherine était la directrice de l'établissement et elle ne permettait à quiconque de l'oublier tant elle régnait sur les lieux.

— Tu as appris pour Jean? m'a-t-elle dit sans lever la tête, en continuant à marcher.

— Oui, on a tiré sur lui, il est à l'hôpital. J'espère qu'il va s'en sortir.

Elle s'arrêta, malgré elle aurait-on dit. Elle marchait, peut-être à cause de son surpoids, comme si elle avait de la difficulté à contrôler son corps qui semblait avoir plusieurs secondes d'avance sur ses intentions.

— Il est mort, m'a-t-elle dit, en enlevant doucement ses lunettes. On ne survit pas, à moins d'un miracle, quand on reçoit une balle à la carotide.

Catherine était pleine d'assurance. Je n'en avais pas du tout. Je comprenais aussi qu'on ne ménageait que la famille et les amis des morts, elle ne me connaissait aucun lien avec Jean. J'avais l'impression d'avoir sauté un chapitre. La ville, le pays et le monde entier connaissaient la nouvelle de l'assassinat de Jean, moi je ne l'imaginai que blessé. En fait, je faisais tout pour me convaincre

qu'il n'était pas mort. J'avais un gros penchant pour le sommaire et l'inutile.

Je savais de Jean à peu près les mêmes histoires que tout le monde. Il était un journaliste, un politique avec des positions bien tranchées. Un homme de pouvoir. Le journaliste, selon lui, devait être aussi un militant. Il sentait quand le vent tournait et s'arrangeait aussi pour qu'il tourne. Il avait fait des études d'agronomie, mais il n'avait jamais été que journaliste.

Jean était mulâtre. Ses adversaires avaient souvent utilisé contre lui l'arme de la couleur, sans jamais parvenir à l'atteindre. La voix et les messages que les auditeurs recevaient sur leurs récepteurs n'avaient pas de couleur. Il fallait l'avoir rencontré ou vu à la télévision pour constater que sa peau était plus claire que celle de la majorité des Haïtiens.

Jean avait déjà 65 ans quand je l'ai rencontré. Il était grand, presque maigre avec un visage qui rappelait celui d'un aigle. Je l'ai très rarement vu habillé autrement qu'en blanc. Il fumait la pipe. Il aimait se mettre en colère. Il avait la mauvaise réputation de s'acoquiner avec tous les gouvernements, avec ceux qui étaient autour du pouvoir, avant de se retourner contre eux. On ne lui connaissait pas de fidélités ou

d'amours absolues dans la vie. Il était constamment sur le front, prêt à combattre, même des membres de sa famille proche qui faisaient des choix contraires à sa vision de la vie et de la démocratie.

Il n'était pas guéri de ses exils, de la perte de certains camarades. Il connaissait bien les macoutes et duvaliéristes de tout acabit qui avaient fait du mal, assassiné, torturé et emprisonné des gens, dont deux de sa fratrie. Il prenait un malin plaisir à les provoquer, à leur rappeler leurs méfaits. Il ne parlait pas de ses frères et amis perdus, son combat quotidien était inspiré par la révolte que leur disparition avait déposée en lui. Il ne fallait plus que cela se reproduise, je ne veux plus partir en exil, disait-il souvent à la fin des années quatre-vingt-dix.

Jean était constamment courtisé par les politiciens. Je les voyais défiler à la radio quand j'étais là en semaine. Ils voulaient entendre son point de vue, ils sollicitaient ses conseils, ils souhaitaient acheter son silence parce qu'il était trop imprévisible.

Loin du microphone, il ne parlait pas trop. Il marchait en regardant ses pieds, la pipe allumée, fumante, dans la main gauche. Il n'engageait pas volontiers la conversation sur l'actualité. Il préférait écouter les autres. Il réfléchissait, analysait, rumina, préparait des éditoriaux.

J'aimais sa verve, son sens de l'humour, ses façons d'être injuste ou trop sévère avec les autres. Il jouait aussi. C'était un acteur. Il préparait ses entrées en scène. Aucun rire, aucune onomatopée n'étaient un hasard. Il calculait bien les effets.